



LES MAÇONS

DE LA CREUSE

AU XIX^e SIÈCLE

UN EXODE VERS PARIS

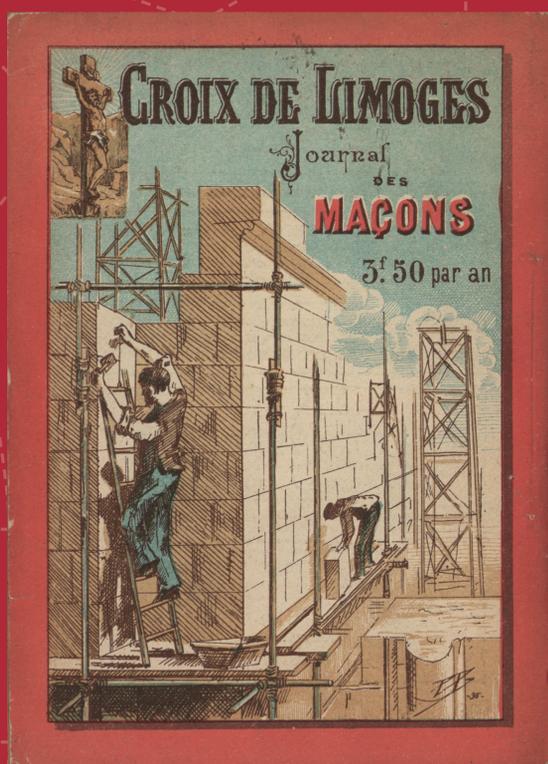


Archives départementales de la Creuse

www.archives.creuse.fr - 30, rue Franklin Roosevelt 23000 GUÉRET - 05 44 30 26 50



Introduction



« Almanach du franc et bon maçon », 1896

Depuis des siècles le département, et plus largement le Limousin, offre à tous ces chantiers une force vive et un savoir-faire reconnu. **Les maçons de la Creuse ont préféré quitter une terre** qui ne leur permettait pas de vivre décemment pour se rendre là où se trouvaient le travail et les perspectives d'un meilleur salaire.

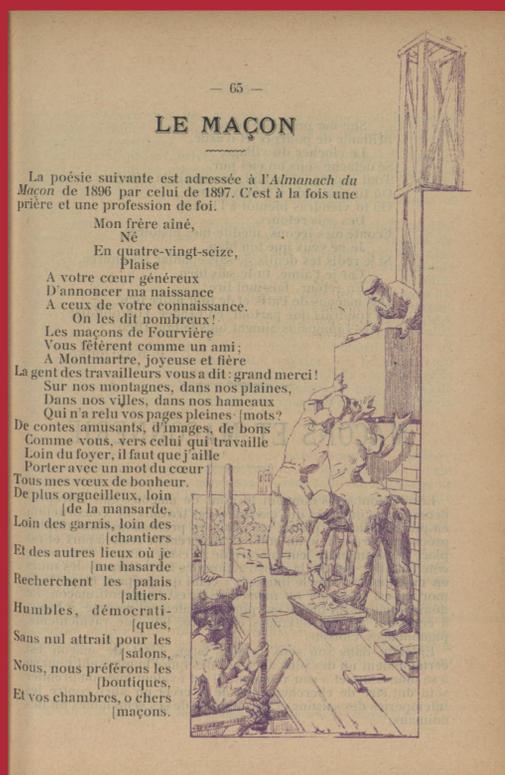
Ces hommes font partie de notre patrimoine commun. Ils incarnent une **identité creusoise réputée dans toute la France** : celle des **grands bâtisseurs** véhiculant des valeurs de **courage**, d'**opiniâtreté** et de **travail acharné**. Il faut souligner également qu'ils ont influencé et initié en Creuse l'alphabétisation ou les grands courants sociaux contestataires.

L'exposition présente les grandes thématiques liées aux maçons de la Creuse au XIX^e siècle. Elle a pour objectif de répondre à ces questions : pourquoi tant de Creusois ont-ils quitté leur terre, comment travaillaient-ils, dans quelles conditions vivaient-ils et bien sûr quelles ont été les conséquences de ces migrations ?

Les Archives départementales de la Creuse se proposent donc de faire découvrir la vie de ces hommes qui ont fait **le choix de migrer temporairement vers Paris** jusque dans les années 1880 date à laquelle l'émigration définitive prend le relais. **Martin Nadaud**, dont le fonds (11J) a été confié aux Archives départementales en 1981 par son arrière-arrière petite fille Adrienne Tourniol, en sera le guide.

« Almanach du franc et bon maçon »,
1897, page 65

Le XIX^e siècle voit émerger une toute nouvelle conception de la ville et de son architecture. De nombreux **chantiers** se développent afin de moderniser et de restructurer l'espace urbain comme à Paris ou à Lyon. Ces transformations prennent leur plein essor au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, dans un premier temps sous l'impulsion du Préfet de la Seine Rambuteau mais surtout pendant le Second Empire, sous la direction du **baron Haussmann**. Ces grands travaux vont requérir alors une importante main-d'œuvre issue principalement des provinces parmi lesquelles : **la Creuse**.

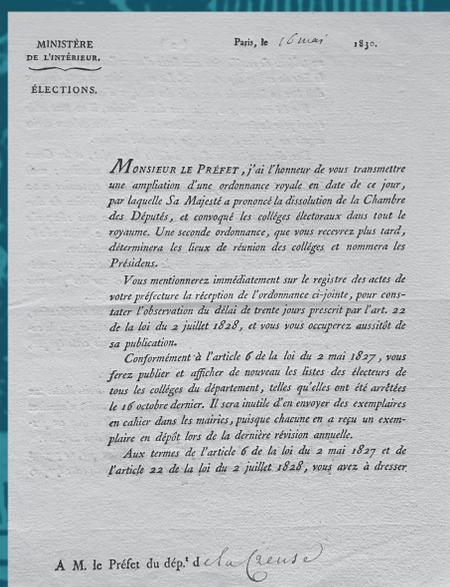


Témoignage

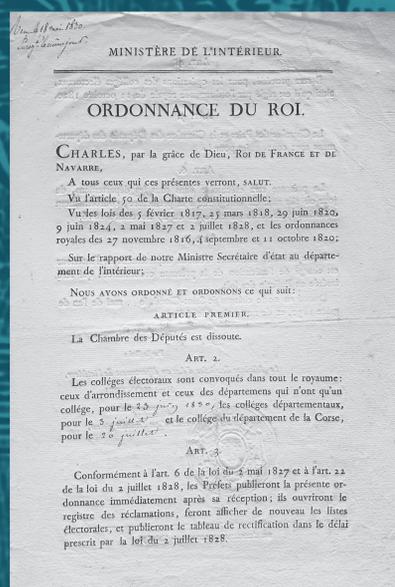
« Dans cet intervalle arriva la révolution de 1830. La population se souleva et courut vers Paris ; mon père ne fut pas des derniers à se mettre en route, et d'un bon pas je le suivis. Nous rentrâmes dans Paris par la barrière de Montreuil. C'était le 31 juillet ; ai-je besoin d'ajouter que mon émotion fut grande en voyant barricades sur barricades jusqu'à la Bastille ? Mais il nous fut impossible d'aller plus loin.

Quel tableau pour un enfant qui sortait de son village ! C'était un coup d'œil grandiose, au-delà de toute expression, que de voir tout un peuple dans la rue, fier de sa victoire sur un roi et des ministres pervers qui avaient cherché à lui ravir les quelques lambeaux de liberté que lui avait octroyé la Charte de 1815. Il y avait de quoi s'extasier et rester muet d'étonnement.

« Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » - Martin NADAUD, éditions Lucien SOUNY, 1998, 375 pages, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2657 (p. 64-65).

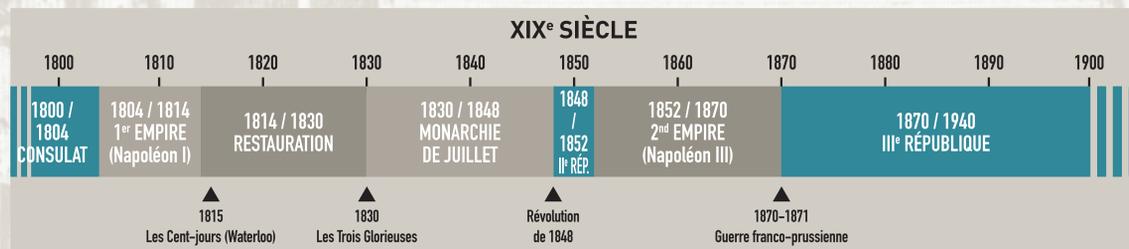


Arch. dép. Creuse,
3M 36



Un incessant ballet politique, économique et social

Le XIX^e siècle est le témoin de nombreux **bouversements politiques, économiques et sociaux** qui vont directement affecter le monde ouvrier. Après la chute de la monarchie absolue, ce nouveau siècle voit se succéder pas moins de sept régimes politiques différents.

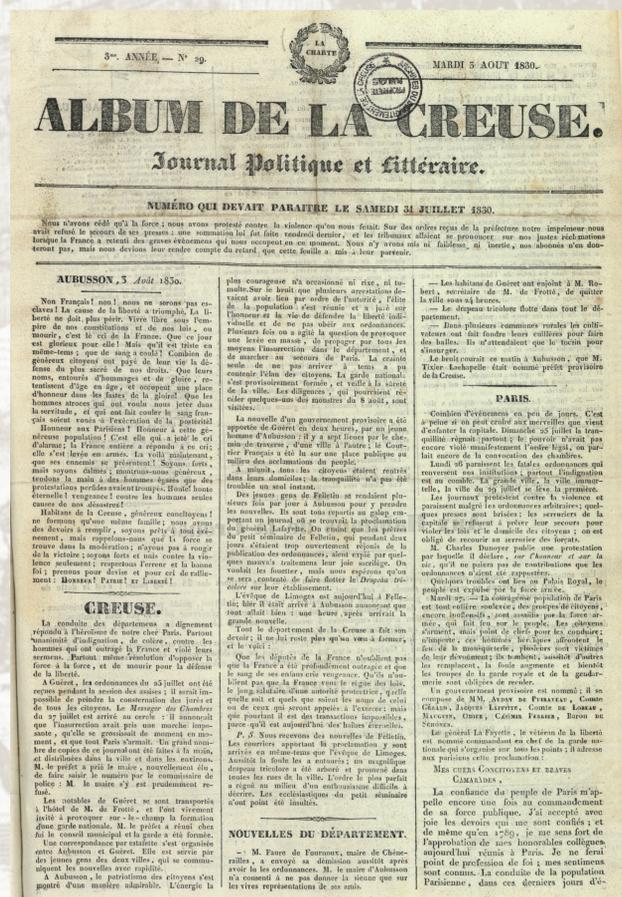


Conséquences ou bien causes des diverses crises économiques et des mutations institutionnelles qui émaillent ce siècle, **plusieurs mouvements sociaux contestataires jalonnent le XIX^e siècle**. Avec l'envol du prix des denrées et l'augmentation du chômage, résultant de conjonctures économiques défavorables, des délégations d'ouvriers se forment. **Ils revendiquent des augmentations de salaire, une baisse des heures de travail et le départ des travailleurs étrangers**. Ces mouvements de protestations, auxquels les maçons creusois ont largement participé, sont nés dans la capitale puis s'étendent aux provinces.

La Monarchie de Juillet, devant la crainte d'insurrections, cherche des solutions au chômage avec la mise en place d'une politique de grands travaux. Avec le Préfet de la Seine, Rambuteau, elle initie la grande ère des **chantiers urbains** qui marquent tout le siècle : **construction de bâtiments, de rues, de statues, de fontaines et de trottoirs, mise en place de l'eau courante, du macadam dans les rues**. C'est à cette époque que **Paris se dote d'une ceinture fortifiée**. Ces initiatives gouvernementales se doublent d'actions privées comme la construction de gares par les compagnies de chemin de fer et d'édifices culturels.

Cette fièvre bâtisseuse se poursuit sous le Second Empire avec la **redéfinition d'un espace urbain parisien**, plus salubre, tel que voulu par Napoléon III et le baron Haussmann : **larges avenues favorisant le commerce, parcs et jardins, mobiliers urbains et création du premier système moderne d'égout de Paris**. Cette politique est encouragée dans les villes de provinces. Sous l'impulsion de l'empereur plusieurs **logements sociaux** sont érigés.

Arch. dép. Creuse, 9BIB 8 2



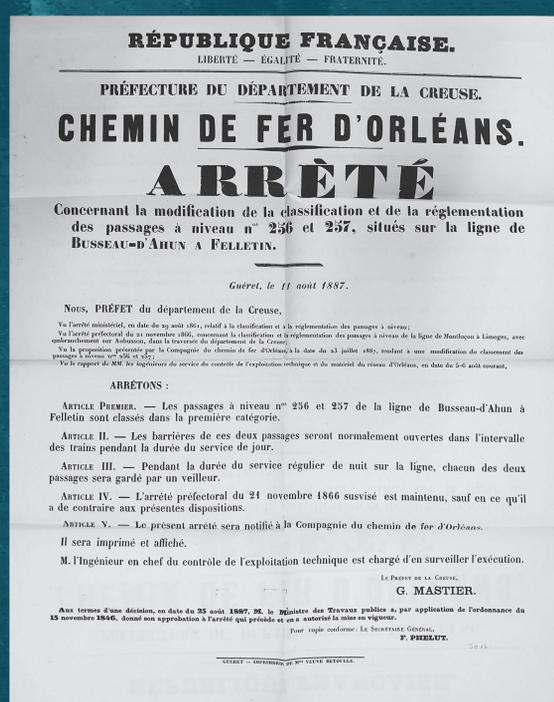
Témoignage

« Ainsi, en quatre jours de temps, nous avons arpenté les soixante lieues qui séparent la Creuse d'Orléans, sans compter le temps que nous avons passé dans ces maudits coucous pour finir d'arriver à Paris ; c'était, je crois, une assez pénible épreuve pour un enfant de quatorze ans.

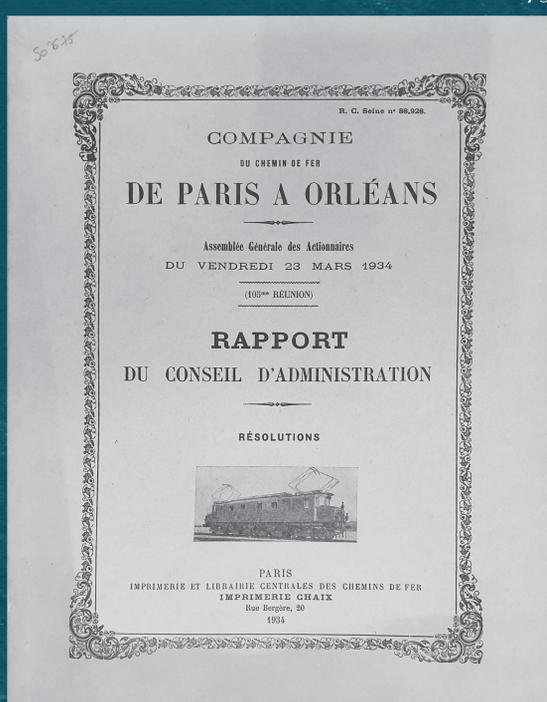
J'ai tenu à entrer dans de longs détails à propos de ce voyage, car les hommes de ma génération devaient être les derniers à se livrer à de si dures fatigues ; en effet, avec les chemins de fer qui se préparaient, l'âge d'or allait commencer.

« Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » - Martin NADAUD, éditions Lucien SOUNY, 1998, 375 pages, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2657 (p. 63).

Arch. dép. Creuse,
S 016



Arch. dép. Creuse,
S 0675



Les origines de la migration

Plusieurs raisons, structurelles et conjoncturelles, permettent de comprendre les origines de la migration creusoise. Une des principales causes réside dans **la pauvreté du sol** qui ne permet que difficilement au paysan de vivre :

« Il est notoire qu'en Marche les terres y sont légères, noires et maigres ; on ne peut y cueillir chaque année autant de grains qu'il est nécessaire pour la subsistance des habitants » « Les Coutumes de la Marche », page 84

En effet, constitué essentiellement de bocages, de moyennes montagnes et d'un sol granitique, le département de la Creuse manque de terres fertiles et de ressources naturelles. La légèreté de la terre nécessite même de laisser chômer un an sur deux les cinq sixièmes du sol labourable. Quant aux cultures alternatives, elles ne sont guère plus riches puisqu'on ne trouve pas de vignes, peu de fruits et la culture du froment reste difficile. Toutes ces contraintes affectent les revenus et qualité de vie du paysan creusoise.

À ces terres peu productives s'ajoute **une loi de succession** (article 3 du code napoléonien) **interdisant la division d'une propriété**. Ainsi lorsqu'un parent meurt, le fils aîné doit dédommager les puînés. Certains, faute d'argent, se résolvent à vendre les terres, d'autres endettés par le remboursement des quotes-parts sont contraints d'émigrer afin de vendre leurs compétences.

On observe également que les **guerres** et les **invasions** ont une réelle influence sur la migration creusoise et notamment sur l'orientation vers les métiers du bâtiment. Pour exemple, lors du siège de La Rochelle en 1627, Richelieu envoie dans les provinces ses agents royaux afin d'engager de la main-d'œuvre nécessaire à la construction des places fortes de la ville. Il la trouve notamment dans la Marche et le Limousin où de nombreux ouvriers se spécialisent ainsi dans la maçonnerie et la taille de pierre.

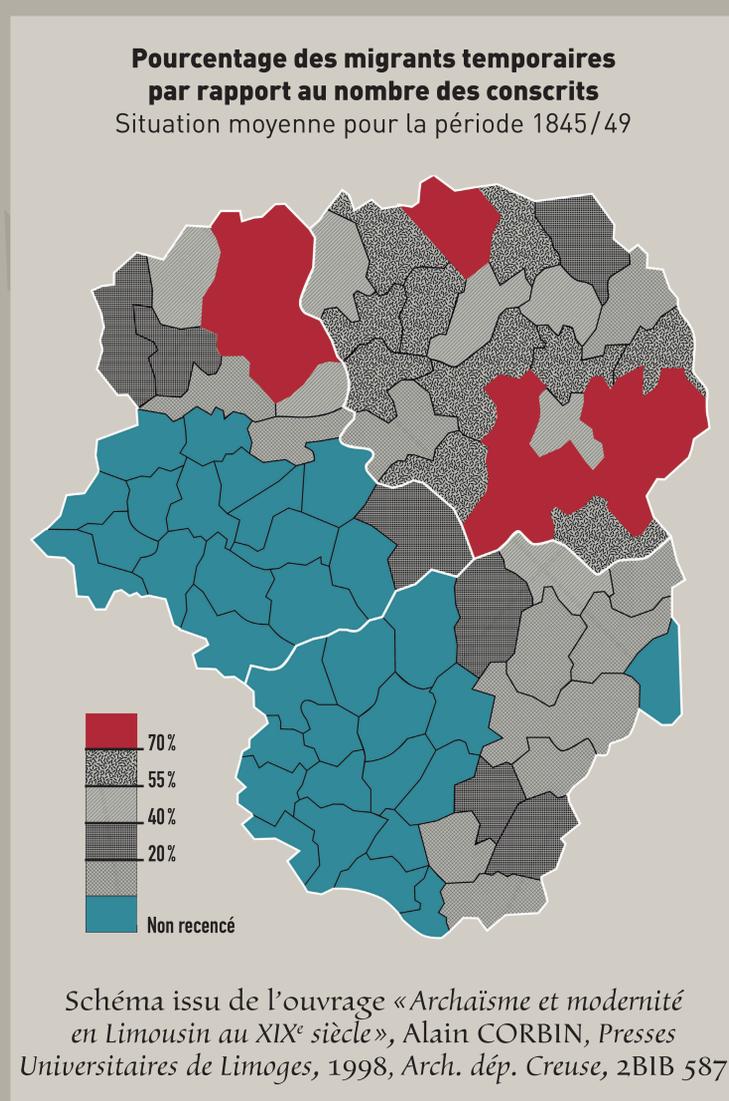
Ce mouvement migratoire et bâtisseur perdure au XVII^e siècle sous l'impulsion de Vauban mais aussi et surtout avec la construction des fortifications et l'embellissement de Paris au XIX^e siècle. **En 1860, 33000 Creusoise participeront à ces grands travaux.**

Ainsi, les maçons de la Creuse ont donc été les témoins privilégiés des grandes transformations et des grands événements de notre pays.

*« L'art de la maçonnerie » J.R. LUCOTTE,
Issu de l'ouvrage « Les arts de la construction »,
Slatkine REPRINTS, Genève 1984*



Le mouvement migratoire



Au XIX^e siècle, les migrants creusois s'exilent dans de très nombreuses régions françaises. **La majorité se rend vers Paris et la région parisienne**, là où l'industrie du bâtiment est la plus active et la plus lucrative. Ce phénomène s'explique par le **besoin de main-d'œuvre** pour la construction des fortifications de la ville et surtout par la rénovation de la capitale sous le Second Empire. Cette campagne nommée «*Paris embellie, Paris agrandie, Paris assainie*» sera réalisée par le Baron HAUSSMANN alors Préfet de la Seine.

Selon les cantons creusois, la destination de la migration est différente : ainsi les migrants des cantons du Nord-Ouest du département se dirigent vers Paris, les habitants des cantons d'Auzances et d'Évaux préfèrent se rendre dans le Rhône, comme à Lyon ou à Saint-Étienne. Certains enfin, se rendent vers les régions de l'Ouest comme la Charente, les Deux-Sèvres, la Vienne ou la Vendée.

Le mouvement migratoire a été très fluctuant au fil du XIX^e siècle et trouve son plein essor entre 1845 et 1880. On remarque surtout qu'il est intimement lié aux vicissitudes économiques, politiques et sociales du pays :

- L'émigration a atteint une grande ampleur en 1846 ;
- Au début de la Seconde République, les mouvements se sont considérablement ralentis ;
- Amorcée dès 1851, la reprise des migrations est nette et brutale en 1856.

Les causes de cette reprise sont multiples comme **la cherté des subsistances dans la Creuse** (mentionnée par les maires de Lourdoueix-Saint-Pierre, Chénérailles, Rimondeix, Gouzougnat par exemple) ou **le faible taux des salaires et du manque de travail** dans le département. Le Sous-Préfet d'Aubusson écrira à ce propos : « *l'émigration s'accroît lorsque le prix des céréales s'élève* », (Archives départementales de la Creuse, Msup 473.)

À cela s'ajoutent des **causes attractives** telles que la hausse du salaire du bâtiment parisien liée à la reprise qui se manifeste dans ce secteur mais aussi l'impulsion donnée à la construction du chemin de fer. Toutefois le développement du réseau ferré est à la fois un accélérateur et un frein aux migrations car certains se sont rendus en priorité sur ces chantiers.

Ainsi, pour quelques années, l'émigration est ralentie dans quelques cantons comme ceux de La Souterraine, de Grand-Bourg et Saint-Vaury vers 1856.

- De 1857 à 1869, les fluctuations sont de faible amplitude ;
- Les troubles liés aux années 1870-1871 entraînent un effondrement des migrations temporaires ;
- À partir de 1875, l'émigration temporaire a retrouvé toute son ampleur.

Dès 1880, l'émigration annuelle sera remplacée par une émigration définitive où les familles rejoindront les ouvriers.

**Migrants temporaires du « bâtiment »
originaires de la Creuse sous le
Premier Empire (1807-1812)**
En hachures les départements qui les emploient

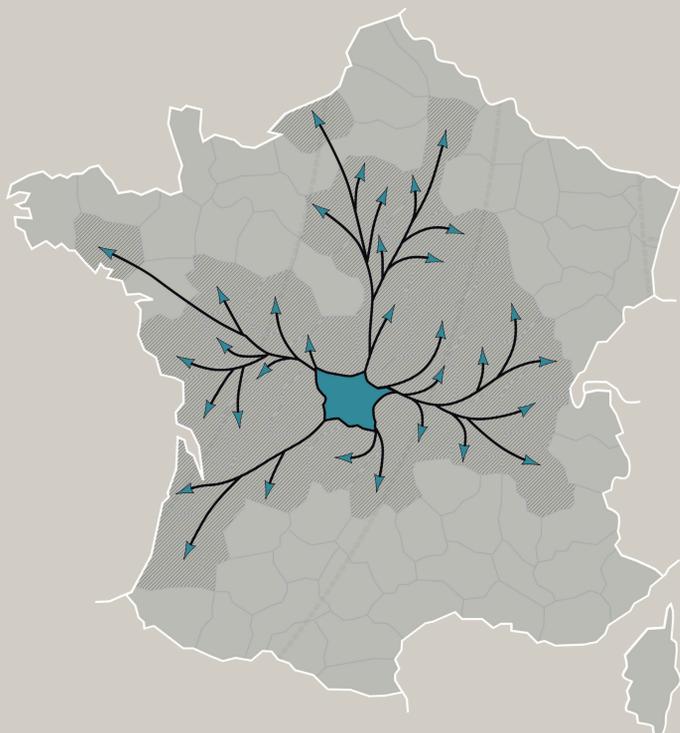


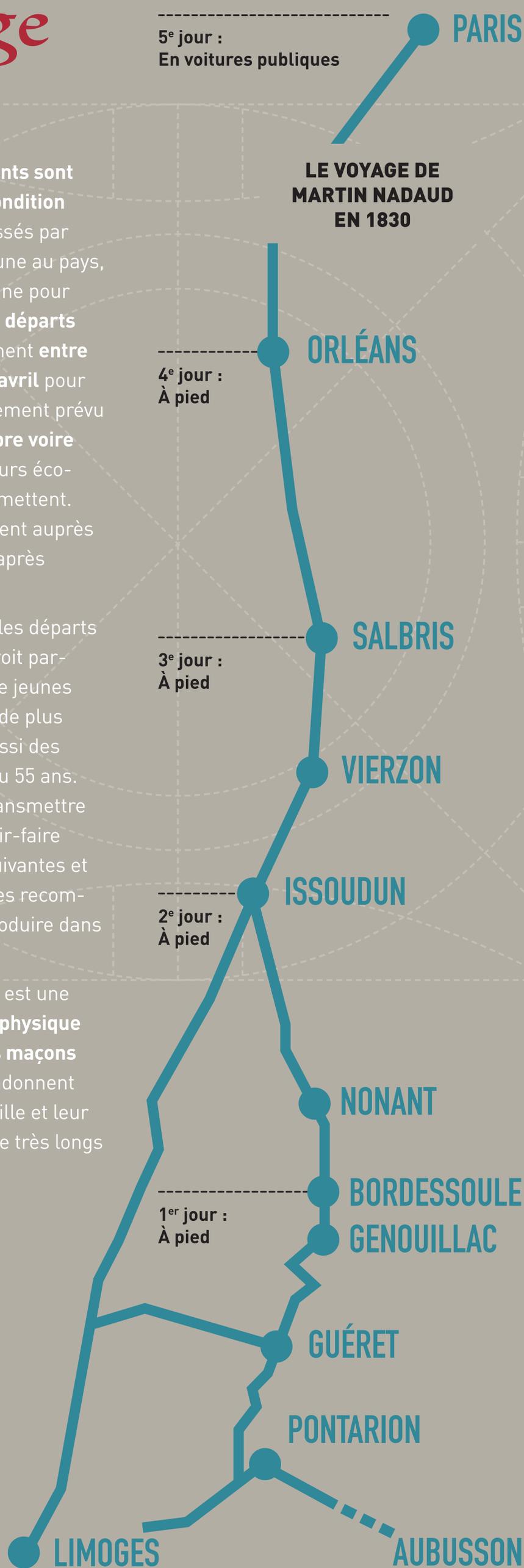
Schéma issu de l'ouvrage « *Les migrants temporaires en France de 1800 à 1914* », Abel CHATELAIN, Presses Universitaires de Limoges, 1976, Arch. dép. Creuse, 2BIB 588

Le voyage

Les maçons migrants sont des hommes de condition modeste, qui, poussés par leur relative infortune au pays, partent en campagne pour de longs mois. Les **départs** se font principalement **entre début mars et mi-avril** pour un **retour** généralement prévu **vers la mi-novembre voire mi-décembre** si leurs économies le leur permettent. Parfois ils ne rentrent auprès de leur famille qu'après plusieurs années.

L'**âge moyen** pour les départs est de **14 ans**. On voit partir sur les routes de jeunes gens à peine âgés de plus de 12 ans, mais aussi des « anciens » de 50 ou 55 ans. Leur rôle est de transmettre un métier, un savoir-faire aux générations suivantes et parfois même de les recommander ou les introduire dans des réseaux.

L'**exode vers Paris** est une véritable épreuve physique et morale pour les maçons limousins qui abandonnent au village leur famille et leur exploitation pour de très longs mois.



Les conditions de voyage ont beaucoup évolué au fil du temps **grâce aux progrès des moyens de locomotion**. Avant le développement des transports publics, de nombreux maçons creusois se rendent à pied par des chemins de traverse jusqu'à Paris, partant en groupe du même village sous la direction d'un chef qui mène l'expédition et qui choisit les lieux d'étapes.

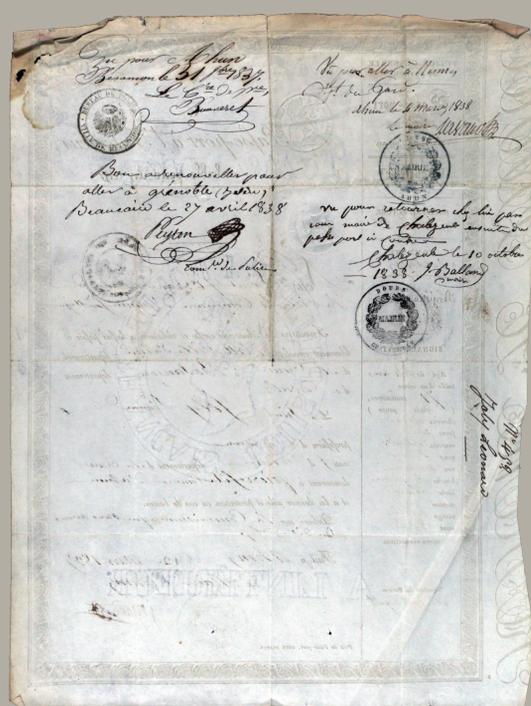
Cet attroupement sur les chemins leur a d'ailleurs valu le sobriquet d'« hirondelles ». Mais, leur apparence, mêlée à leur langage en patois suscite auprès des habitants un sentiment de crainte, de suspicion, voire parfois de rejet. Certains, tels que les Berrichons et les Beaucerons les insultent et leur cherchent même querelle.

Le soir venu ils s'arrêtent, harassés, dans des auberges souvent surpeuplées et envahies par la vermine ou bien ils dorment dans des granges chez des particuliers.

Si pour quelques-uns le périple se fait à pied, **la plupart marchent jusqu'à Orléans par tranche de 50 à 60 kilomètres par jour** puis louent des voitures de réforme (aussi appelées Patache) avec lesquelles ils terminent le voyage jusqu'à Paris. La durée du voyage est en moyenne de cinq jours.

Vers la fin de la Monarchie de Juillet, c'est-à-dire **en 1848, les moyens de transports se sont considérablement développés** et l'arrivée du chemin de fer à Châteauroux en 1847 a révolutionné le voyage du maçon jusqu'à Paris. **En 1856, est construite une ligne Limoges/Châteauroux/Paris et en 1864 le train arrive jusqu'à Guéret contribuant ainsi à désenclaver notre département par les petites lignes intérieures.**

Ce progrès technique marquera le glas de la migration en groupe telle qu'on l'a décrite pour la première moitié du XIX^e siècle. **Ce statut de migrant est pour un grand nombre indissociable du statut de vagabond**. Par conséquent, les maçons sont tenus par la loi de posséder **un passeport intérieur** qui mentionne leur signalement ainsi que leur destination et qu'ils doivent présenter en cas de contrôle de la part des autorités ou tout simplement lors des différentes haltes. **Ce livret, apparu dès 1746, sera définitivement supprimé en 1890.**



Arch. dép. Creuse, 1Edépôt J 1
(Ahun, 1837-1838)



Témoignage

“ Alors par une pluie battante, nous montâmes sur nos échafauds, et nos garçons qui avaient consenti à cet engagement se mirent à **gâcher** et à **monter des moellons à la hotte**, chaque fois que nous en avions besoin.

Nous avions eu le soin d'enlever nos chemises et de ne garder que nos blouses afin d'avoir du linge sec lorsque nous nous serions essuyé le corps.

Vers le soir, la pluie se changea en neige, mais nul ne broncha.

« Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » - Martin NADAUD, éditions Lucien SOUNY, 1998, 375 pages, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2657 (p. 183).

Arch. dép. Creuse, 5Fi 779

L'embauche

Des centaines d'ouvriers du bâtiment se regroupent dès l'aube sur la **place de Grève à Paris**. Ce **point de ralliement** est le lieu habituel de rencontre entre les ouvriers au chômage et les entrepreneurs (ou leur représentant) qui leur proposent du travail sur un chantier. **La force physique des maçons limousins jouit alors d'une très bonne réputation.**

Cela concerne surtout les garçons, les apprentis et les manœuvres puisque les ouvriers plus confirmés, tels que les compagnons, sont généralement en relations directes avec les maîtres.

Cette méthode de recrutement est très éprouvante car il faut attendre parfois de longues heures quelque soit le temps et la saison ainsi que le décrit Martin Nadaud dans ses Mémoires :

« on les voyait grelottant de froid sous de mauvaises blouses ou des vestes usées jusqu'à la couture, trépignant des pieds sur les pavés pour se réchauffer un peu ».

Pour être embauché le travailleur doit aussi **présenter son livret d'ouvrier** sur lequel sont consignées les **appréciations des patrons précédents**, **la présence ou non de dettes** ou encore si l'ouvrier a bien achevé son travail, comme le stipule l'article 1781 du code civil :

« le maître est cru sur son affirmation pour la quotité des gages, pour le paiement du salaire de l'année échue et pour les à comptes donnés pour l'année courante ».

Mais toutes ces contraintes telles que l'embauche de la place de Grève, l'obligation de se soumettre à la seule évaluation de l'employeur ont scandalisé une partie de l'opinion publique, à commencer par Martin Nadaud bien sûr, qui **voyait en ces pratiques une humiliation, une atteinte à la dignité de l'homme et de l'ouvrier.**

Arch. dép. Creuse, 48Fi 582

La hiérarchie professionnelle



«Almanach du franc et bon maçon»,
1896, page 104

C'est un emploi très pénible d'un point de vue physique mais aussi d'un point de vue moral puisque le garçon doit parfois subir les moqueries et les insultes de la part des ouvriers plus expérimentés.

Souvent présent dans la vie des maçons creusois, **le limousinant ou talocheur** est à l'origine celui qui travaille avec du mortier (mélange de glaise et de sable) et de la terre. C'est principalement de Limoges et du Limousin que proviennent ces ouvriers dont l'emploi consiste à monter les murs de moellon. Cette pratique se développe à partir du XVIII^e siècle puisqu'elle s'avère moins coûteuse que la construction en pierre de taille.

Au bout de trois à cinq années d'apprentissage, le goujat est incorporé dans une équipe d'ouvriers professionnels. Il va acquérir l'expérience et le savoir-faire lui permettant de devenir maçon qualifié aussi appelé **compagnon**.

Son travail sera d'effectuer des travaux de construction comme l'édification du gros œuvre et certains travaux de revêtement. Il travaille au plâtre, plaque les enduits, les crépis, monte des cloisons et jointe.

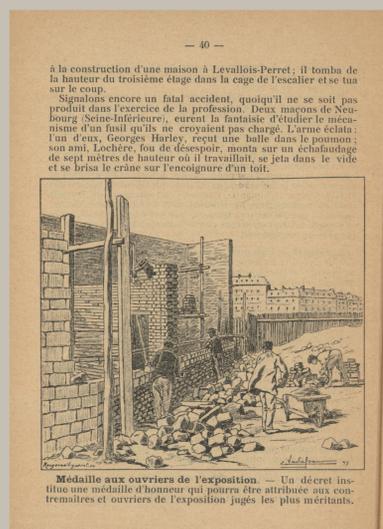
Par la suite, le compagnon peut devenir, s'il est suffisamment consciencieux et travailleur, **un maître maçon**, ce qui équivaut aujourd'hui à un chef de chantier ou à un contremaître. Celui-ci encadre et dirige l'équipe sur le chantier en attribuant chaque tâche aux ouvriers, en faisant respecter le travail de l'architecte ou en réceptionnant les marchandes. Il a donc un rôle clé sur le chantier puisqu'il est en quelque sorte l'adjoint de **l'entrepreneur**.

En haut de cette pyramide professionnelle se trouve l'entrepreneur, parfois appelé par les ouvriers «le singe». Il est celui qui entreprend pour le compte d'un client, la réalisation d'une construction et en a la responsabilité totale.

Sur un chantier du XIX^e siècle, l'ouvrier prend place dans une hiérarchie professionnelle très stricte, où **chacun connaît son rang et la fonction qui lui incombe**.

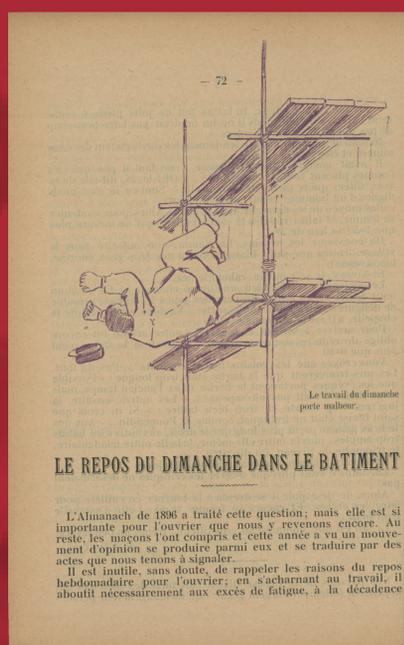
En bas de l'échelle se trouve **le manoeuvre**, aussi appelé **goujat** ou **garçon**. Ce travail qui ne nécessite aucune expérience particulière est volontiers confié au jeune ouvrier, encore novice aux travaux du bâtiment.

Il consiste à apporter les matériaux sur le chantier, de gâcher le mortier et de le porter rapidement aux maçons à l'aide de «l'oiseau» qui est un outil de portage en bois que les ouvriers soutiennent sur leur dos.



«Almanach du franc et bon maçon»,
1900, page 40

Les conditions de travail



«Almanach du franc et bon maçon»,
1897, page 72



«Almanach du franc et bon maçon»,
1897, page 129

Conscients que leur campagne permettra de subvenir aux besoins de la famille restée au pays, **les maçons de la Creuse ne ménagent pas leurs forces sur les chantiers parisiens.**

Leur labeur est éprouvant, à commencer par la durée du temps de travail journalier qui fait l'objet d'une législation particulière selon le corps de métier. En ce qui concerne les travaux du bâtiment, l'ordonnance de police du 26 septembre 1806 fixe, du 1^{er} octobre au 31 mars, **la journée de travail de 7 heures du matin** « pour finir au jour défaillant » **avec une pause de 10 à 11 heures.** Pour les beaux jours, c'est-à-dire du 1^{er} avril au 30 septembre, **le travail commence à 6 heures du matin et se termine à 19 heures avec deux interruptions de 9 heures à 10 heures et de 14 heures à 15 heures.**

Vers le milieu du Second Empire, la journée de travail évolue quelque peu et débute à 6 heures du matin d'avril à novembre pour finir à 18 heures et de 7 heures à 17 heures le reste de l'année.

La fatigue est d'ailleurs présente dès le lever du jour, car beaucoup habitent des logements situés à plusieurs kilomètres des chantiers et doivent se rendre à pied, quelque soit le temps, sur leur lieu de travail. Il n'est ainsi pas rare les jours de pluie de voir les travailleurs transis, n'ayant pu enfiler des vêtements secs. Un maçon creusois, appelé Le Solitaire témoigne de cette contrainte quotidienne :

« Quelle course pour aller au chantier ! Deux heures de marche quelquefois, comme quand je logeais rue de l'Hôtel-de-Ville et allais travailler à Aubervilliers ! On était fatigué avant d'avoir rien fait. »

Ces conditions éprouvantes contribuent à expliquer en partie le taux important d'accidents du travail dans le milieu du bâtiment. Les premières victimes sont les apprentis, qui, souvent considérés comme de simples manœuvres et peu expérimentés, devaient porter des charges trop lourdes. Tous les ouvriers sont par ailleurs susceptibles de connaître l'accident, étant en cause : **la hauteur des constructions, les échafaudages, les maladresses, la fatigue, l'alcool** et parfois même **l'agressivité des autres ouvriers.**

Martin Nadaud fait partie de ces accidentés puisqu'en 1831 il tombe « du troisième étage à la cave » et s'en sort avec les deux bras fracturés. À ces accidents, on peut aussi mentionner les maladies telles que la silicose provoquée par l'inhalation de poussière minérale renfermant de la silice.

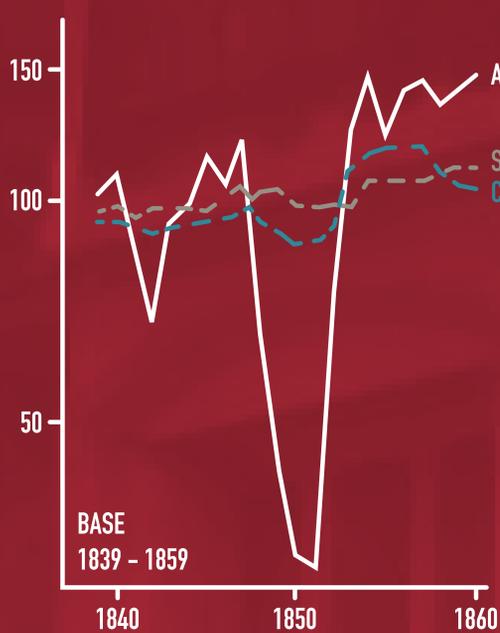
Il est possible de s'imaginer le désarroi de l'ouvrier accidenté qui ne peut plus travailler. D'autant qu'au XIX^e siècle, plus précisément jusqu'en 1898, la loi traduit la victime devant les tribunaux et pour être dédommagée c'est à elle de prouver la faute de l'employeur. **En cas d'échec, les couvertures sociales n'existent pas, le travailleur peut se retrouver sans aucune ressource.** C'est pourquoi, la responsabilité des accidents dont les ouvriers sont victimes sera un des chevaux de bataille de Martin Nadaud.

La perspective de devoir être soigné à l'hôpital est considérée comme un échec et un véritable déshonneur pour l'ouvrier et pour la famille qui n'aura pas été en mesure de soigner elle-même un de ses membres. Les ouvriers préfèrent à bien des égards faire venir un médecin, même si cela doit leur coûter une somme bien laborieusement gagnée.

La conjoncture économique fait peser une contrainte supplémentaire aux maçons creusois. En 1848, avec la crise révolutionnaire, l'industrie du bâtiment a considérablement souffert. Sur cent ouvriers, 64 connaissent le chômage et la misère qui l'accompagne. D'autres périodes, liées ou non au contexte politique restent dans les mémoires comme étant des années noires : 1826 à 1827, 1830 à 1835, 1840 à 1843, 1848 à 1851 et 1856 à 1858. Les enquêtes de la Chambre du Commerce de Paris rapporte parfaitement cette cruelle réalité :

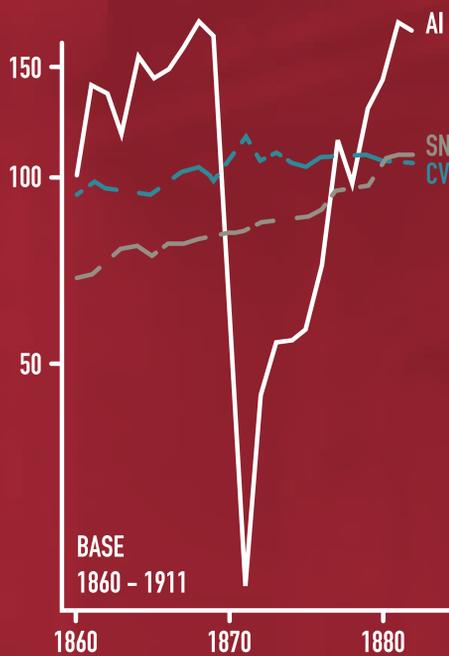
« Dans ces moments de chômage prolongé, cette vie réduite au plus stricte nécessaire n'est plus une affaire de choix, et quand une crise est trop forte la misère devient complète ; le loueur du garni ne tarde pas à être aussi malheureux que ses hôtes. En 1848, on avait été forcé de faire argent de tout, les hardes étaient vendues, et dans certains garnis, un seul vêtement servait successivement à chacun de ceux qui allaient en quête de travail ; les autres restaient couchés ».

L'ouvrier endure cette existence dans la seule perspective d'épargner suffisamment d'argent. Son salaire est bien sûr relatif à sa place dans la hiérarchie professionnelle et varie selon la conjoncture politique et économique.



Évolution :

- de l'activité du bâtiment parisien (AI),
- du salaire nominal des ouvriers de cette industrie (SN)
- du coût de la vie dans la capitale (CV).



Schémas issus de l'ouvrage « Archaïsme et modernité en Limousin au XIX^e siècle », Alain CORBIN, Arch. dép. Creuse, 2BIB 587

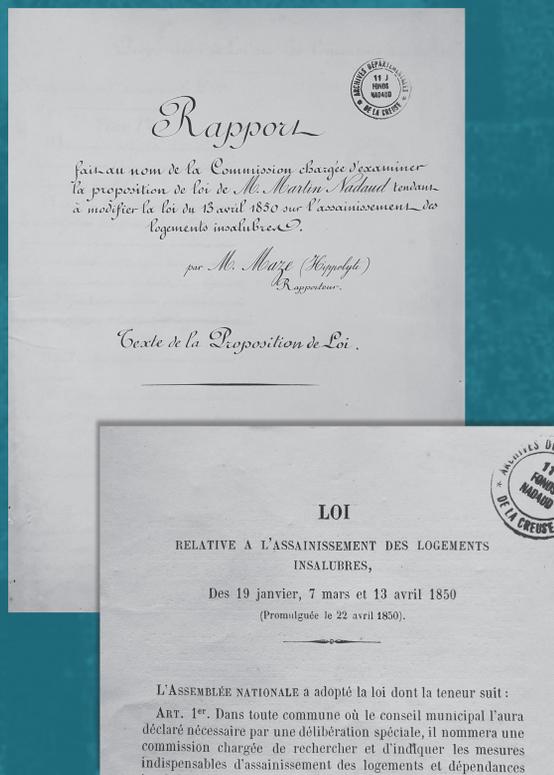
Témoignage

« Singulier logement que celui que j'allais occuper. Il était situé à l'entresol et si bas de plafond qu'on pouvait à peine y marcher droit. Dans ce local, sorte de fouillis, il y avait des auges, des règles de maçon, des planches, de la ferraille de toute sorte ; ajoutons qu'il était à peine aéré et que la moitié des carreaux manquaient sous nos pieds.

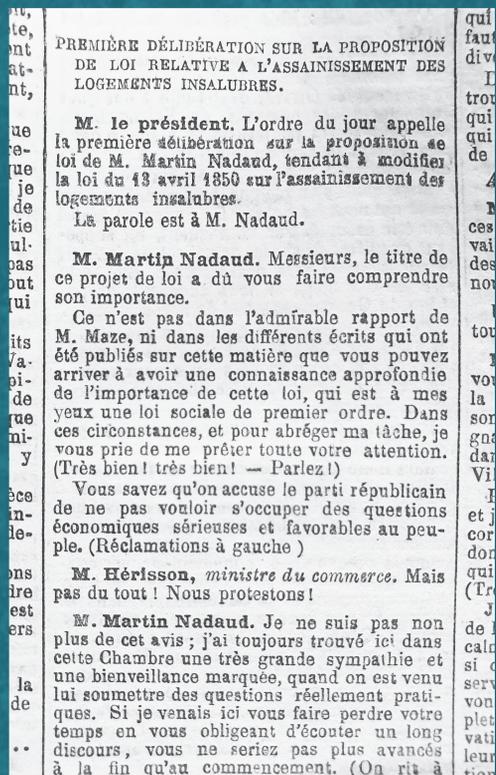
Aujourd'hui que nous avons des lois sur les logements insalubres, la police ne manquerait pas d'interdire ces sortes de taudis. Mais à cette époque notre chambre ne différait guère de celles réservées partout ailleurs aux ouvriers.

« Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » - Martin NADAUD, éditions Lucien SOUNY, 1998, 375 pages, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2657 (p. 100).

Arch. dép. Creuse,
11J 104



Arch. dép. Creuse,
11J 106



La précarité...



« Rue de la Mortellerie », 1867
Robert DELAUNAY (1885-1941)

Au milieu du XIX^e siècle, la plupart des ouvriers regagnent leur logement qui se situent en majorité au centre de Paris, et plus précisément dans les quartiers de l'Hôtel de Ville et de l'Arsenal (9^e arrondissement), du Marché Saint-Jean, des Arcis (7^e arr.), du quartier Saint-Marcel (12^e arr.) ou **l'île de la Cité à propos de laquelle Napoléon disait qu'elle était « tout au plus bonne à loger les rats de l'ancienne Lutèce »**. Il ne réside plus dans ces rues sordides, humides et vétustes que les ouvriers du bâtiment puisque les boutiquiers et les artisans les ont quittées.

Pour le début de l'année 1849, la Chambre du Commerce et de l'Industrie recense à Paris 191 garnis affectés à des maçons limousins, et la moitié d'entre eux se situe dans le 9^e arrondissement.

Les logements des ouvriers se trouvent dans de grands immeubles délabrés tenus la plupart du temps par des travailleurs du bâtiment aidés de leur femme. C'est le cas d'Étienne Boyer, ancien maçon et habitant Le Grand Bourg qui ouvre un garni parisien en 1839.

Les **ouvriers** qui sont très souvent issus de la même commune que le maître du garni **s'entassent dans ces chambres minuscules**, dormant parfois à deux dans un même lit. À ce propos le Docteur Trousseau évoque en 1848 à la Chambre du Commerce :

« ...dans une chambre où il ne devait y avoir que trois ou quatre individus, il y en avait, vingt-cinq, trente et quelques fois quarante »



... des conditions de vie...

L'ameublement est très sommaire puisque chacun ne dispose que d'une étagère permettant de déposer le baluchon, un clou planté dans le mur servant de porte-manteaux et enfin, rangé sous le lit, une caisse renfermant quelques effets personnels ainsi que les précieuses économies.

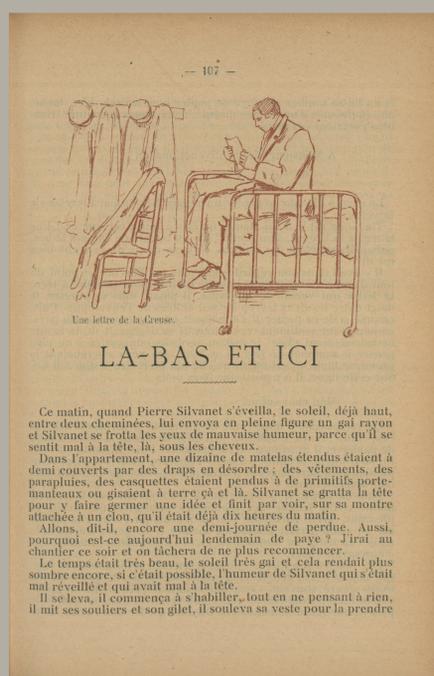
À l'époque de Martin Nadaud, les ouvriers payent en moyenne cinq à huit francs par mois pour dormir dans ces garnis surpeuplés, tarif comprenant également le blanchissage d'une chemise par semaine ainsi que la soupe du soir.

On peut souligner que **l'alimentation des maçons est de mauvaise qualité et très pauvre nutritionnellement** au regard des efforts qu'ils doivent fournir.

Le vieux Lutèce que désigne Napoléon abrite donc ces logements vétustes, surpeuplés et souvent envahis d'une saleté repoussante. Martin Nadaud dans les Mémoires de Léonard décrit l'insalubrité des lieux :

« Nous remontions dans nos chambres, respirer un air fétide et vicié, et par comble, le seul cabinet d'aisance qu'il y eût dans la maison, à l'usage de soixante personnes, se trouvait sur notre carré, et j'avoue qu'il n'était pas facile d'y pénétrer bien qu'il y eût de chaque côté de la cuvette pierre sur pierre ».

Les conditions qu'offrent les garnis sont donc souvent déplorables, en raison de la surpopulation qui rend difficile leur entretien ou bien de la mauvaise volonté des teneurs qui préfèrent faire l'impasse sur des dépenses supplémentaires.



« Almanach du franc et bon maçon »,
1897, page 107

... des maçons

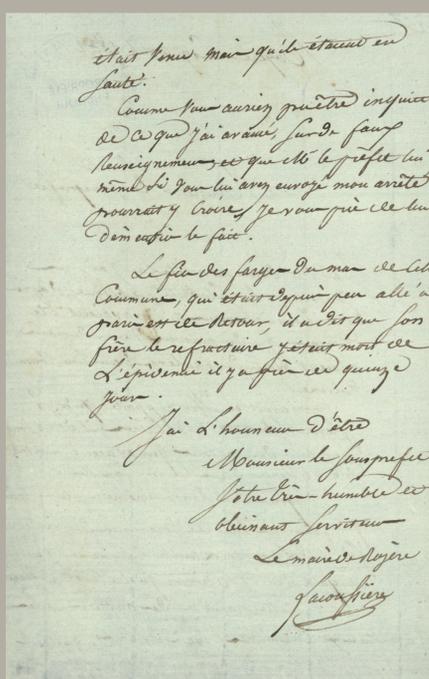
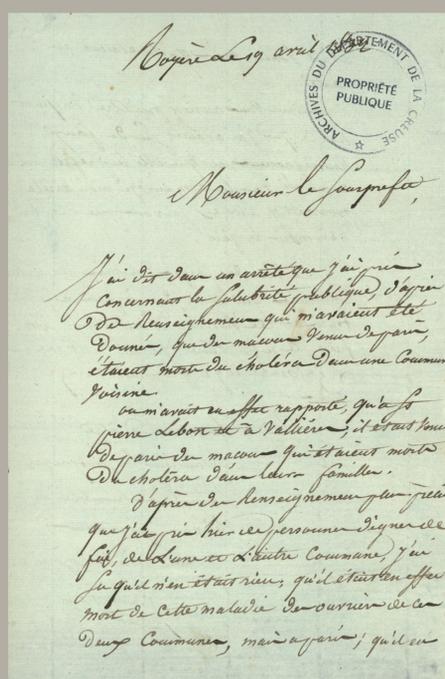
Le problème de l'hygiène est crucial d'autant qu'il est **aggravé par la consommation d'une eau souvent impure**. En 1830, Paris compte 146 fontaines pour 786 000 habitants et beaucoup utilisent les eaux de la Seine. Et c'est sur ce terreau malsain qu'**explose en 1832 le choléra morbus qui ravage la capitale jusqu'en 1849**. Au total l'épidémie tue **18 402 personnes, dont 351 maçons creusois** et sévit particulièrement dans les zones les plus misérables.

L'effroyable propagation de la maladie fait craindre aux autorités creusoises une éventuelle contagion par des maçons qui ont renoncé à leur campagne et qui sont revenus au pays. Une lettre du Préfet annonce qu'aucun homme n'est revenu de la capitale avec la maladie. Toutefois quelques cas particuliers font suspecter le contraire puisqu'à Bourganeuf un homme meurt de la maladie et un maçon aurait colporté le choléra dans la région de Bousac.

Combattre l'insalubrité des quartiers et l'exigüité des rues, vecteurs de maladies, devient donc une priorité pour Louis Napoléon Bonaparte qui fut inspiré par les grandes rénovations de Londres qui ont suivi l'incendie de 1666. Il souhaite appliquer à Paris cette même restructuration fondée sur une meilleure qualité de l'hygiène et de l'air.

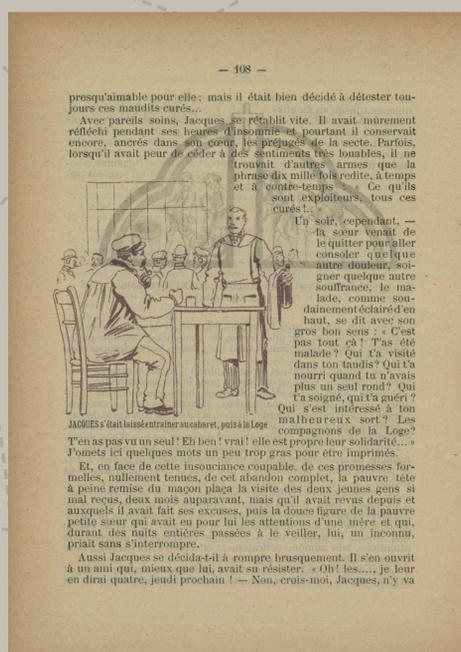
Le baron Haussmann dirige ainsi les transformations avec toujours ce culte de l'axe et de l'« esthétique du rationnel ».

Mais, cet agrandissement des rues est aussi pour le pouvoir en place le moyen de maîtriser les éventuelles révoltes populaires, comme celles de juillet 1830 et de juin 1838. Ces travaux ont aussi pour objectif de faire revenir les classes aisées de la population au centre de Paris et a contrario de chasser vers les banlieues les ouvriers de province jugés trop encombrants.



Lettre du
maire de Royère
adressée au
Sous-Préfet, 1832
Arch. dép. Creuse,
5M 73

Les divertissements



«*Almanach du franc et bon maçon*», 1896, page 108

Pour autant, depuis le Moyen-Âge, on constate que de nombreux ouvriers préfèrent chômer le lundi, aussi appelé «*le lundi bleu*», et ils se rendent alors dans quelques **cabarets de barrière** où ils peuvent bénéficier d'un vin à moindre prix. En effet, alors qu'à Paris le vin coûte 0,68 francs le litre on le retrouve à 0,25 francs hors les murs, comme à la barrière de Montreuil ou à celle de Montparnasse.

C'est dans ces bastingues bruyants et bondés que les maçons s'amuse, échangent avec leurs pairs des nouvelles du pays et de leurs chantiers respectifs. Ils peuvent parfois aussi, au grand dam de leur patron, concevoir quelques actions communes.

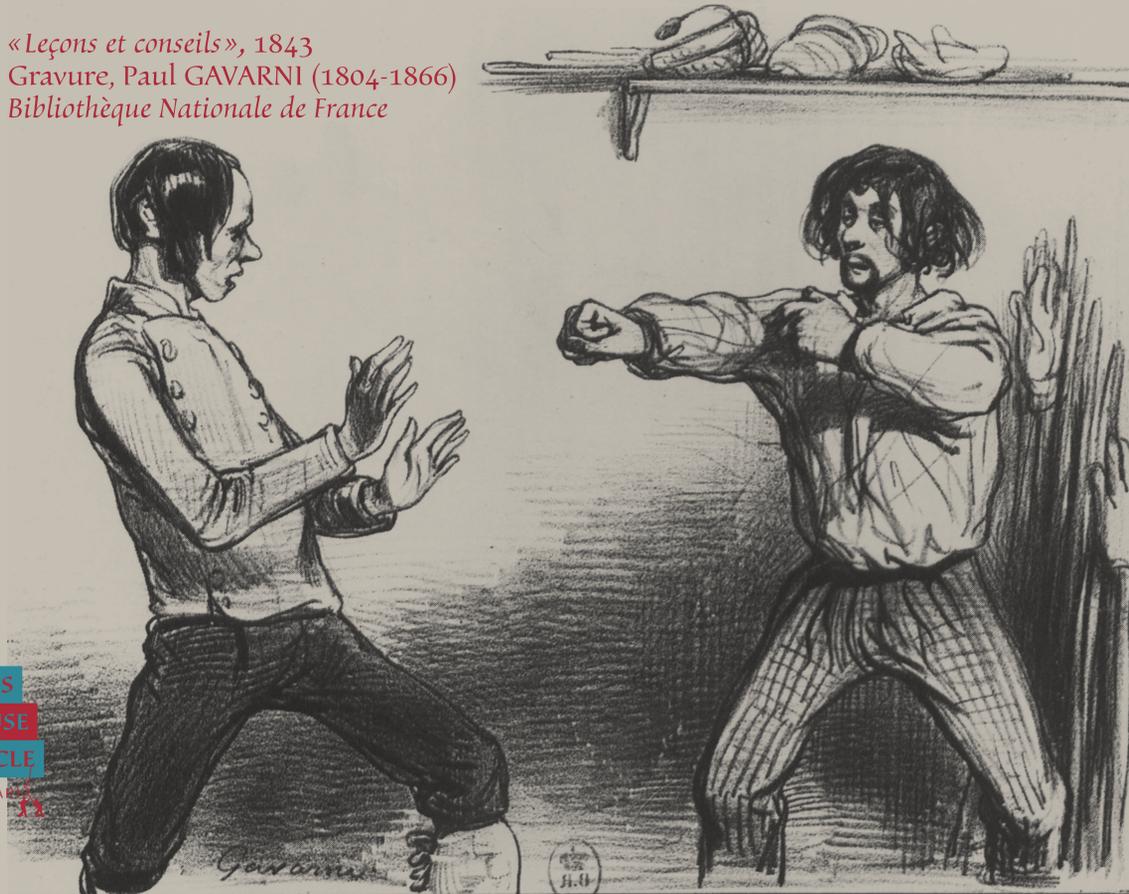
Les maçons se rendent également à des «bals de musette» et dansent la bourrée au son des cabrettes et des vielles.

Outre les réjouissances populaires, comme le **carnaval ou la fête du Roi**, les ouvriers profitent aussi **des banquets qui marquent la fin d'un chantier**.

Il faut enfin souligner que les maçons de la Creuse subissent habituellement les moqueries et les quolibets tant des populations locales que des maçons provenant d'autres régions (les Berrichons par exemple). Leurs vêtements, leur accent et leur manque d'instruction étaient autant de motifs de plaisanterie. Aussi pour se défendre, nombre d'ouvriers fréquentent les salles où sont enseignés **le chausson ou la savate** qui sont **des arts martiaux apparentés à la boxe française**. On improvise même des séances dans les garnis comme le décrit Martin Nadaud :

«les matins, après une tournée faite à la Grève, nous revenions au garni. Alors nous commençons par placer nos lits les uns sur les autres et nos chambres devenaient autant de salles de boxe et de chausson».

«*Leçons et conseils*», 1843
Gravure, Paul GAVARNI (1804-1866)
Bibliothèque Nationale de France



Témoignage

« Si je puis me flatter d'avoir rendu quelques services à mes concitoyens, les ouvriers de la Creuse, je considère cette époque comme n'étant pas la moins importante de ma vie. C'est assurément celle qui vit se former **le parti républicain** parmi les émigrants creusois. Car tout en donnant à mes élèves les premières notions d'une instruction élémentaire, je leur apprenais à **aimer la République** et à se représenter cette forme de gouvernement comme **seule capable d'élever graduellement le peuple au niveau des autres classes de la société**, tant au point de vue moral qu'au point de vue des **droits politiques et sociaux**.

« Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon » - Martin NADAUD, éditions Lucien SOUNY, 1998, 375 pages, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2657 (p. 106).

Arch. dép. Creuse, 5Fi 779

Une intégration difficile

Une des caractéristiques essentielles de cette vie en collectivité est la **volonté** du migrant **de ne pas rompre avec son milieu d'origine**. Que ce soit durant le voyage, au garni ou sur le chantier, le Limousin vit entouré de ses compatriotes. Certains facteurs culturels renforcent encore cette **solidarité** comme l'usage du dialecte limousin ou la chanson des «*Maçons de la Creuse*» écrite par Jean Petit du village de Boueix, qui court de chantier en chantier.

À la fin de la Monarchie de Juillet, cette cohésion paraît cependant moins forte puisque le voyage ne s'effectue plus systématiquement en bande et l'habitude de vivre dans «*ses meubles*» se développe peu à peu. De plus, il peut **apparaître de fortes tensions au sein de la communauté des migrants**. Elles sont le plus souvent, d'ordre géographique. Martin Nadaud écrit :

« Parmi nous, Creusois, il y avait de petits clans, de mesquines rivalités de cantons et même de communes. On avait baptisé du nom de Brulas, les ouvriers qui étaient originaires de La Souterraine, du Grand-Bourg et de Dun, et de Bigaros ceux qui venaient de Vallière, Saint-Sulpice-les-Champs, Saint-Georges et Pontarion ». et les deux groupes se regardent « en chien de faïence » sur les chantiers.

L'intégration des migrants creusois à la société urbaine s'avère aussi médiocre. Ils n'adhèrent pas au compagnonnage ni aux sociétés de secours mutuels ou de prévoyance. Ils ont le sens de la solidarité régionale mais **ne sympathisent pas avec les ouvriers parisiens**. Ces ouvriers-paysans sont d'ailleurs l'objet de **mépris** notamment **à cause de leur parler, de leur nourriture et de leur avarice dans la mesure où ils sont venus pour épargner**.

Les tensions sont parfois vives voire dramatiques. Cette hostilité ne va cependant pas jusqu'à entraîner une forte criminalité. Le nombre de criminels originaires du Limousin arrêtés dans le département de la Seine reste relativement faible selon les comptes de la justice criminelle datant de 1875.

La position un peu marginale que le migrant occupe rend difficile son ascension sociale au sein de cette société urbaine même s'il existe quelques exemples de belle réussite. Alors que les migrants limousins forment l'essentiel de la main d'œuvre du bâtiment, ils n'occupent qu'une faible place dans la catégorie des entrepreneurs. En effet, s'il amasse quelques capitaux, le migrant le destine le plus souvent à son exploitation rurale. Il ne peut donc pas investir dans le bâtiment d'autant que son intégration à la société urbaine reste faible.

Illustration intitulée «*Les maçons - La pose du bouquet*», issue de l'ouvrage «*Quand Martin Nadaud maniait la truelle...*», Pierre URIEN, Association Les Maçons de la Creuse, 1998, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2715 (p.79)

Le double impact de la migration

Sur la mentalité des ouvriers

Ces ouvriers-paysans ont joué un rôle important au sein des milieux urbains, notamment dans le domaine politique. En effet, les Limousins ont largement participé aux conflits politiques qui se sont noués dans la capitale en 1848 et 1871. Leur vision archaïque de la société et leur anticléricalisme ont sans doute influé sur les mentalités urbaines.

Les influences exercées sur les migrants par les milieux d'accueil sont essentielles. La migration a notamment élargi leur horizon. Par exemple, ils pratiquent plus largement le contrôle des naissances que les sédentaires. Ils cherchent à revenir aux pays bien parés. Pendant leur séjour hivernal, ils fréquentent les cabarets et ainsi propagent des idées nouvelles. L'exemple donné par les maçons ayant réussi, c'est-à-dire ayant amassé un pécule ou bien ayant fait carrière, encourage l'ambition personnelle de ceux restés au pays. Ils offrent ainsi d'autres perspectives d'avenir à tous ceux qui ne disposent pas de terres. Un phénomène incontestable, décrié par les sédentaires, est la perte du goût pour le travail agricole considéré comme le travail par excellence. Le migrant lors de son retour hivernal répugne parfois à se livrer à ces travaux et consacre une grande partie de son temps aux relations sociales.

Une vision plus large de la société associée à un niveau d'instruction supérieur à celui des paysans restés en Creuse amène le migrant à repenser les phénomènes politiques. L'emprise de leader, tel **Martin Nadaud**, peut déborder de l'horizon villageois et cantonal et s'étendre à tout un département. Les **maçons migrants** servent de **médiateurs entre les sociétés rurales et urbaines**. De fait leur acceptation des principes socialistes n'est pas la même que celle du reste de la population ouvrière. Ils n'ont ni les mêmes besoins, ni les mêmes mentalités. En effet, à la différence des ouvriers des villes, les migrants creusois sont à la fois salariés et propriétaires : ouvriers à la ville, ils économisent pour, une fois de retour dans leur campagne, acheter leur propres terres ou agrandir leur domaine.

Sur l'économie des campagnes creusoises

Les salaires perçus par les migrants temporaires leur permettent d'envoyer ou de rapporter à leur famille des sommes assez importantes. Compte tenu de l'évolution des salaires, du coût de la vie, l'afflux de numéraire vers les régions migrantes n'a cessé de croître de 1845 à 1881. En 1864, le Préfet de la Creuse écrit « *la moyenne des économies faites a été de 400 francs par ouvrier* » (Archives départementales, 1M 167).

C'est donc à cette époque une somme de 10 à 15 millions de francs qui afflue vers les campagnes creusoises. Mais le volume des fonds que les migrants envoient à leur famille durant leur absence varie selon les années et les situations de chacun. C'est surtout en période de cherté des denrées que les envois sont considérables et **les plus pauvres sont obligés d'adresser des mandats à leur famille plus régulièrement**.

Une quête d'instruction

À Paris les migrants sont l'objet de moqueries et sont tournés en dérision pour leur costume. Martin Nadaud écrit :

« Donne- moi donc l'adresse de ton tailleur, ton accoutrement te va étonnamment bien ».

À cela s'ajoute l'absence généralisée d'instruction, l'usage du patois, la relégation dans des quartiers sordides et le manque de considération vis-à-vis d'un travail manuel pénible et salissant. Chez Martin Nadaud comme chez d'autres cette situation engendre **un fort besoin de reconnaissance et de respect**.

C'est par l'instruction que les migrants gagnent une meilleure considération. Depuis la loi Guizot de 1833, chaque commune ou groupe de communes attenantes doit entretenir une école. Ainsi, **en Creuse, le pourcentage des conscrits analphabètes passe de 69 % à 53 % en 1847**. Pour autant, certaines communes ne sont pas dotées d'écoles et l'alphabétisation est très inégale à l'échelle du département.

En 1846, De Braux, inspecteur primaire de la Creuse, rend compte du goût pour l'instruction des populations creusoises. Ces dernières ont en effet pris conscience de la **nécessité de s'instruire pour espérer une ascension professionnelle**. L'instruction facilite l'intégration aux mentalités urbaines et permet en outre un meilleur contrôle de l'exploitation familiale par le biais de relations épistolaires plus régulières. Ainsi, **certains maçons après leur journée de travail, viennent apprendre à lire, écrire et compter dans des écoles mutuelles ouvertes par la ville de Paris**. Au pays, on constate une fréquentation saisonnière de l'école qui varie en fonction de la présence ou non du migrant. **Sous la Monarchie de Juillet, l'enfant quitte souvent l'école pour participer aux travaux agricoles, pendant l'exil de son père**.

Illustration intitulée « Cours du soir », 1848, issue de l'ouvrage « Quand Martin Nadaud maniait la truelle... », Pierre URIEN, Association Les Maçons de la Creuse, 1998, Arch. dép. Creuse, 2BIB 2715 (p.90)



La Martinèche, commune de Soubrebost

17 novembre 1815 / 29 décembre 1898

Martin

Ses origines

Fils de Léonard Nadaud, maçon émigrant et de Marie Julien, Martin Nadaud grandit dans la petite maison familiale de la Martinèche aidant sa mère dans les tâches ménagères et agricoles pendant que **son père et son grand-père parcourent neuf mois par an les chemins de la migration**. À l'âge de sept ans, il reçoit les rudiments d'instruction auprès de Jean Faucher, marguillier à Pontarion, et de Dyprès établi à Saint-Hilaire-le-Château.

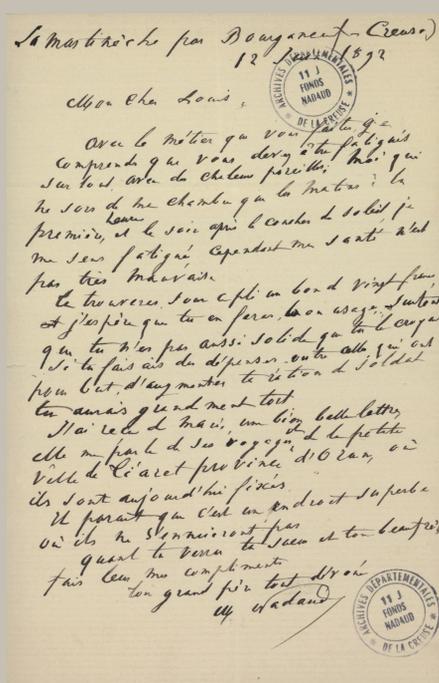
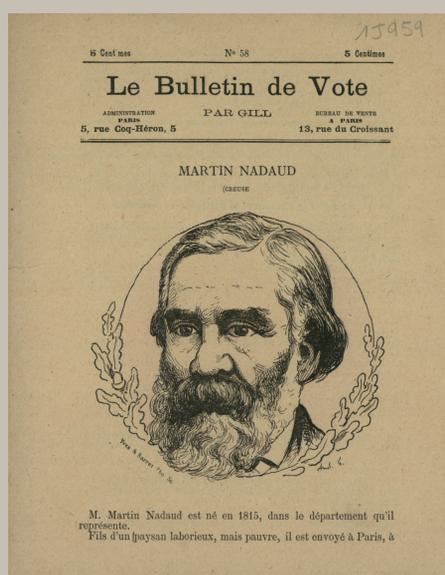
Sa vie de maçon et la naissance de son engagement

Le 26 mars 1830, il part avec les maçons émigrants à Villemomble puis à Paris pour mener la pénible existence d'ouvrier-maçon, travaillant 12 à 15 heures par jour pour 40 sous, logeant en garni, et ne mangeant que de maigres repas.

C'est à cette même époque qu'il s'enthousiasme pour la politique au cours des événements de juillet 1830. Il participe aux manifestations républicaines, aux émeutes des premières années de la Monarchie de Juillet (1830-1848), et adopte les thèses collectivistes d'Étienne Cabet. Assoiffé de connaissances, il fréquente également les écoles mutualistes du soir et les cours payants, puis dispense, jusqu'en 1848, son savoir à ses compagnons de labeur bien souvent illettrés.

Le 23 février 1839, après une campagne fructueuse, il revient pour la quatrième fois dans la Creuse et se marie avec Jeanne-Julienne Aupetit. Elle lui donne une fille unique, Désirée, qui aura à son tour trois enfants : Marie, Hélène et Louis.

De retour à Paris, il mène de front son travail de maçon et ses activités politiques. Sa réputation et son implication ne cessent de croître et après un échec à l'élection à l'Assemblée constituante le 23 avril 1848, il est élu député de la Creuse le 13 mai 1849. Il quitte alors la truelle pour monter à la tribune et intervient dans les questions d'urbanisme, de législation ouvrière et de politique extérieure.



Arch. dép. Creuse,
11J 2 et 1J 959



NADAUD

L'exil

Suite au coup d'État de Louis Napoléon le 2 décembre 1851, Martin Nadaud est banni par décret le 9 janvier 1852. Il s'exile en Belgique puis en Angleterre où il reprend son métier de maçon. Il devient par la suite instituteur à Londres et à Brighton en 1855, puis professeur de français à l'école militaire de Wimbledon. En Angleterre, il fréquente d'autres exilés tels Victor Hugo, Louis Blanc, Étienne Cabet ou Pierre Leroux.

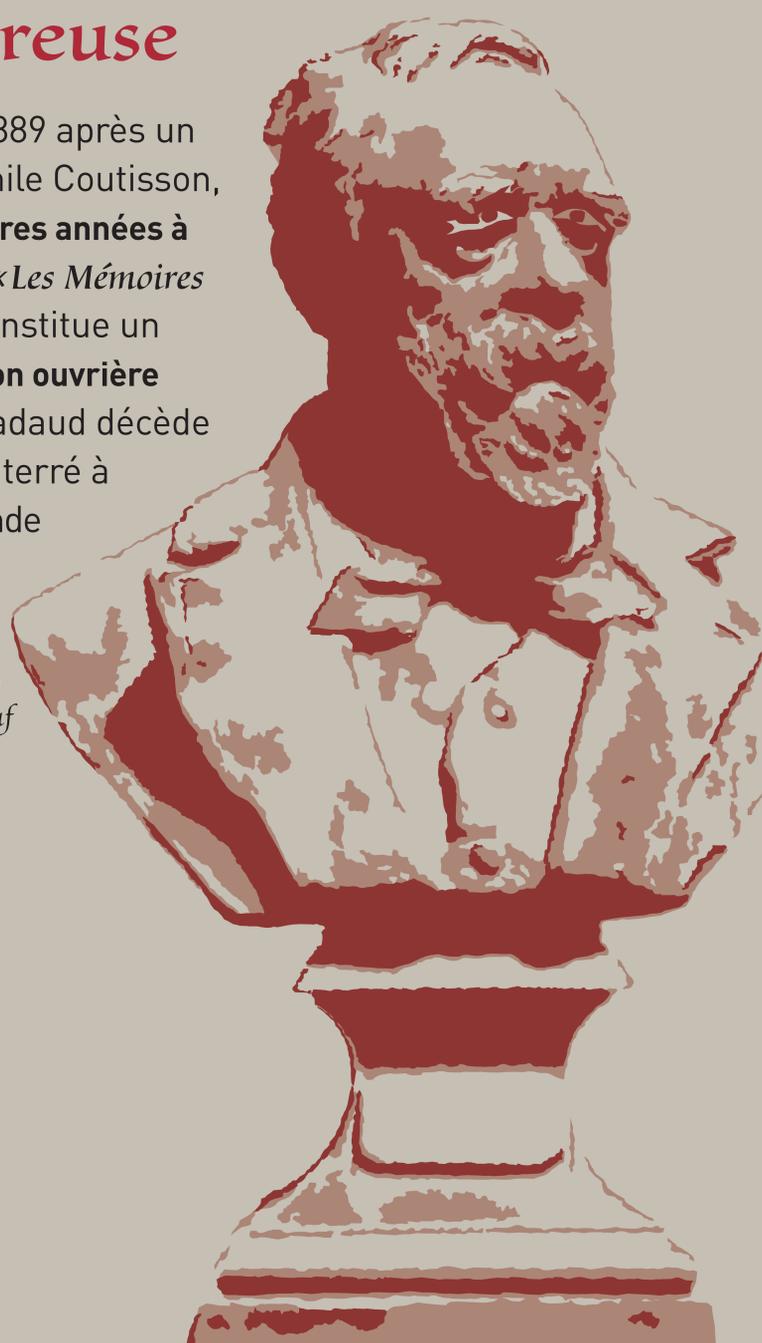
Le retour en France et la poursuite de son rôle politique

En juillet 1870, alors que l'hexagone déclare la guerre à la Prusse, **Martin Nadaud rentre définitivement en France. Léon Gambetta le nomme Préfet de la Creuse le 6 septembre 1870.** Il est élu conseiller municipal de Paris le 25 juillet 1871 puis entre à la Chambre des députés le 20 février 1876 comme député républicain de l'arrondissement de Bourgneuf et sera réélu trois fois jusqu'en 1885. **Durant ces quatre législatures il appuie encore de nombreuses actions** tant dans le domaine social (régime des prisons, accidents du travail, assistance publique...) que dans le domaine de l'urbanisme (suppression des murs d'enceinte de Paris, des logements insalubres...) ou dans celui de la politique républicaine (il vote l'expulsion définitive des princes et les poursuites contre le Général Boulanger et la Ligue des Patriotes...). **Sa grande fierté d' élu local est d'avoir obtenu la réalisation de la ligne de chemin de fer de Bourgneuf à Vieilleville, inaugurée en 1883.**

Sa retraite en Creuse

Évincé de la scène politique en 1889 après un échec aux Législatives contre Émile Coutisson, **Martin Nadaud consacre ses dernières années à la rédaction de ses souvenirs avec «*Les Mémoires de Léonard*», 1895.** Cet ouvrage constitue un précieux témoignage sur la condition ouvrière au XIX^e siècle. En 1898, Martin Nadaud décède dans son village natal où il est enterré à Soubrebost en présence d'une grande foule et de personnalités locales.

Buste de Martin NADAUD
à Bourgneuf



La chanson des maçons de la Creuse

Très souvent entonnée par les ouvriers, la chanson des maçons de la Creuse est aujourd'hui encore **l'hymne d'une époque et d'une tradition creusoise**. La version la plus connue a été **écrite par Jean Petit dit Jan dau Boueix** né le 8 avril 1810 au Boueix, commune de Puy-Malsignat et mort le 9 juin 1880. Il fut un **tailleur de pierre** mais également un **chansonnier** et un **pionnier de l'enseignement populaire**.

*L'on a fait des chansons
De toutes les manières,
Des filles, des garçons
Des guerriers, des bergères.
Pour ne pas répéter
Une chose ennuyeuse,
Moi je veux vous chanter
Les ouvriers de la Creuse.*

*Quand revient le printemps,
Ils quittent leur chaumière :
Adieu amis, parents,
Enfants, pères et mères.
Ah! quel grand désespoir
Pour la femme vertueuse
En disant au revoir
Aux ouvriers de la Creuse.*

*Les voilà donc partis
Pour faire leur campagne ;
Ils s'en vont à Paris
En Bourgogne, en Champagne,
Lyon, Bordeaux, même ailleurs...
Ils ont la main calleuse,
Ce sont des travailleurs
Les maçons de la Creuse.*

*Quand ils sont arrivés,
S'ils trouvent de l'ouvrage,
Se mettent à travailler
Avec un grand courage,
Sans trop s'épouvanter
D'une vie laborieuse.
L'on devrait respecter
Les maçons de la Creuse.*

*Que ces chemins de fer
Qui traversent la France
Ont coûté de revers,
De maux et de souffrances ;
Ces ponts et ces canaux
De la Saône à la Meuse
Ont coûté bien des maux
Aux ouvriers de la Creuse.*

*Malgré leur dur labeur
En travaillant ils chantent
Ils ont la joie au cœur
Et l'âme bien contente.
La dernière saison
Est pour eux bien flatteuse
Pour revoir leur maison
Au pays de la Creuse.*

*Les travaux sont finis
En novembre en décembre,
On les voit réunis
Pour s'en aller ensemble.
Vous voyez ces enfants
La figure joyeuse
Pour revoir leurs parents
Au pays de la Creuse.*

*Enfin, pendant l'hiver
C'est leurs belles journées,
Ils vont se promener
Avec leurs bien-aimées.
Dans ces tristes saisons
Les filles sont heureuses
D'avoir dans leurs maisons
Les garçons de la Creuse.*

*L'auteur de la chanson
Ce n'est pas un poète,
C'est un vieux compagnon
Buvant sa chopinette,
Toujours gai, bien content,
Trouvant la vie heureuse,
Et se vante gaiement
D'être ouvrier de la Creuse.*

*Voyez le Panthéon
Voyez les Tuileries,
Le Louvre et l'Odéon,
Le Palais d'Industrie,
De ces beaux monuments
La France est orgueilleuse,
On doit ces agréments
Aux ouvriers de la Creuse.*